ZÉMIRE ET AZOR

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de Fontainebleau,
le 9 novembre 1771.
Et à Paris, par les comédiens ordinaires du roi,
le 16 décembre de la même année.

Seule édition conforme à la reprise faite, au théâtre de l'Opéra-Comique,
le 13 septembre 1862.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et C^e^, 15, rue Breda.

ZÉMIRE ET AZOR

OPÉRA-COMIQUE

EN QUATRE ACTES

PAR MARMONTEL

MUSIQUE DE

GRÉTRY

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 13 et 17, galerie d'Orléans

ET A LA LIBRAIRIE CENTRALE, 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Tous droits réservés

1862

ZÉMIRE ET AZOR

Personnages.	Acteurs. 1771		1862	
AZOR, prince Persan roi de Kamir.	MM.	CLAIRVAL	MM.	WAROT
SANDER, négociant d'Ormus		CAILLOT		TROY
ALI, esclave de Sander.		LARUETTE		PONCHARD
ZÉMIRE, FATMÉ, LISBÉ, filles de Sander.	Mlles	LARUETTE TRIAL BEAUPRÉ	Mlles	BARETTI TUAL ROLIN

ML
50
G83AZ

ZÉMIRE ET AZOR

ACTE PREMIER

Le théâtre représente le palais d'Azor.

SCÈNE PREMIÈRE

SANDER, ALI.

SANDER.

Quelle étrange aventure! un palais somptueux,
Dont l'éclat éblouit mes yeux,
Où je ne rencontre personne!

ALI, avec frayeur.

Monsieur, délogeons prudemment.
Il n'y fait pas bon : je soupçonne...

SANDER.

Quoi donc?

ALI.

Que tout ceci n'est qu'un enchantement.

SANDER.

Un enchantement, soit. Au milieu d'un orage.
La nuit, dans un bois ténébreux,

Nous sommes encor trop heureux
De trouver cet asile.

ALI.

Auriez-vous le courage
D'y passer la nuit?

SANDER.

Pourquoi non?

ALI.

Monsieur, prenez-y garde.

SANDER.

Bon!
Tu vois que si quelqu'un dans ce palais habite,
Il nous y reçoit assez bien.

ALI.

Et si c'est un génie?

SANDER.

Eh bien?

ALI.

Croyez-moi, partons au plus vite.

AIR

L'orage va cesser.
Déjà les vents s'apaisent;
Les voilà qui se taisent;
Partons sans balancer.
Ce n'est plus rien, rien qu'un nuage,
Dont le ciel se dégage.
Cela ne peut durer;
Le temps va s'éclairer.
Vos filles vont passer
La nuit à vous attendre;
La frayeur va les prendre;

Pourquoi les délaisser ?
Vous les aimez d'amour si tendre !
Pourquoi, pourquoi les délaisser ?

L'orage va cesser, etc.

SANDER.

Que dis-tu ? l'orage redouble.

ALI, à part.

Il a raison.

SANDER.

Comment retrouver mon chemin ?

ALI.

Je vous menerai par la main.

SANDER.

Nous sommes bien : passons ici la nuit sans trouble.

ALI.

Sans trouble !

SANDER.

Au point du jour nous partirons demain.

AIR

Le malheur me rend intrépide.
J'ai tout perdu ; je ne crains rien.
Et pourquoi serais-je timide ?
Pour moi la vie est-elle un bien ?
Je suis tombé de l'opulence
Dans la misère et dans l'oubli.
Un vaisseau, ma seule espérance,
Dans les flots est enseveli.

Le malheur, etc.

ALI.

Oh ! moi, qui n'eus jamais d'autre bien que la vie,
Je n'aime point à l'exposer.

SANDER.

Allons, laisse-moi reposer;
Et dors, si tu le peux.

ALI.

Je n'en ai nulle envie.
Dormir chez des esprits ! et sans avoir soupé !...
(Une table servie paraît au milieu du théâtre.)
O ciel !

SANDER.

Qu'est-ce?

ALI.

Monsieur, une table servie !

SANDER.

Tu vois : de nos besoins quelqu'un s'est occupé.

ALI, tremblant.

Oui, quelqu'un !

SANDER.

Mets-toi là.

ALI.

Vous mangerez !

SANDER.

Sans doute.
Notre hôte est magnifique ; il ne ménage rien.

ALI, en élevant la voix.

A ce seigneur-là rien ne coûte.
(Plus bas.)
Il faut que j'en dise du bien;
Car il est là qui nous écoute.
(Ils se mettent à table.)

SANDER.

Voilà des mets fort délicats.

ALI.

Ah ! si je l'osais, quel repas !

SANDER.

Ose, crois-moi.

ALI.

Voyons.

SANDER.

Quoi ! du vin !

ALI, avec joie.

Du vin !

SANDER.

Goûte.

ALI.

Pour celui-ci, je n'y tiens pas.

SANDER.

Ta main tremble ?

ALI.

Ah ! monsieur, cette liqueur vermeille
N'est peut-être qu'un poison lent.
(Il boit.)
Mais n'importe. Il est excellent;
Et dussé-je en mourir, j'en boirai ma bouteille.

SANDER.

Eh bien ? comment te trouves-tu ?

ALI.

De cet élixir la vertu
Petit à petit me soulage.
De fatigue et d'effroi j'étais presque abattu ;

Mais je sens revenir ma force et mon courage.

(Il boit.)

Encore un petit coup. Ah ! le charmant breuvage.

AIR.

Les esprits, dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde ;
Voyez comme ici tout abonde.
Quel bon souper quelle liqueur !
Ah ! quelle liqueur !
Les esprits, dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde.
On n'en parle que par envie :
Moquons-nous de ces contes vains.
Pour moi, j'en ai l'âme ravie :
Je ne veux pas d'autres voisins.
Avec eux je passe ma vie,
S'ils ont toujours d'aussi bons vins.

Les esprits, etc.

SANDER.

Ali, pour le coup, est un homme :
Il ne craint rien.

ALI.

Oh ! rien du tout.
A présent je vais faire un somme.

(Il se jette sur un siége.)

SANDER.

Voyons quel temps il fait.

ALI, en s'endormant.

J'aurais dormi debout.

DUO.

SANDER.

Le temps est beau.

ALI.

J'en suis bien aise.

SANDER.

Ali !

ALI.

Je dors.

SANDER.

Il faut partir.

ALI.

Quand j'ai bien bu, ne vous déplaise,
Je veux dormir.

SANDER.

Il faut partir.
Tu dormiras plus à ton aise,
Quand nous serons rendus chez moi.

ALI.

On dort si bien sur une chaise !
On est ici comme chez soi.

SANDER.

Le jour se lève.

ALI.

Qu'il se couche.

SANDER.

Ali, sans toi je m'en irai.

ALI.

Partez sans moi : je vous suivrai.

SANDER.

Et si quelque bête farouche
Vient t'attaquer ?

ALI.

Je n'ai pas peur.

SANDER.

Ce vin-là t'a donné du cœur.

ALI.

Ce bon vin m'a donné du cœur.

SANDER.

Allons, ma famille m'attend,
Lève-toi, je l'ordonne ; et partons à l'instant.

ALI.

Ah ! laissez-m'en du moins prendre encore une dose.

(Il boit.)

SANDER.

Je veux, en quittant ce beau lieu,
Avoir de ce prodige un témoin qui dépose.
Ma petite Zémire, en me disant adieu,
Ne m'a demandé qu'une rose ;
Je vais de ce rosier en cueillir une.

(Il s'approche d'une corbeille de fleurs placée au milieu du théâtre et cueille une rose.)

SCÈNE II

AZOR, SANDER, ALI.

AZOR, paraissant tout à coup.

Holà !

ALI, tremblant.

Ciel !

SANDER.

Que vois-je ?

AZOR.

Que fais-tu là ?
Et pourquoi me prendre mes roses ?

SANDER.

Pardon. Je ne voyais aucun mal à cela ;
Et libéral en toutes choses,
Je ne te croyais point jaloux de ces fleurs-là.

AZOR.

Téméraire, ingrat, je te donne
L'asile, un bon souper, le meilleur vin que j'ai ;
Et tu veux que je te pardonne
De me voler mes fleurs ! Non, je serai vengé.
Tu vas mourir.

SANDER.

Tu peux disposer de ma vie :
Je ne la plains, ni ne défends
Des jours si peu dignes d'envie.
Je n'ai regret qu'à mes enfants.

AZOR.

De trois filles, dit-on, le destin t'a fait père ?

SANDER.

Hélas ! ce qui me désespère,
C'est de les laisser sans appui,

ALI.

Ah ! vous auriez pitié de lui,
Si vous saviez combien ses trois filles sont belles.

SANDER.

Je viens d'Ormus. J'allais y savoir des nouvelles
D'un vaisseau, mon dernier espoir.
Mes filles, croyant me revoir

Dans l'opulence, l'une d'elles,
A mon départ, me demanda
Des rubans, l'autre des dentelles;
Mais la plus jeune leur céda
Toutes ces riches bagatelles;
Et d'un air tendre et caressant,
Elle me dit en m'embrassant :
« Je ne veux qu'une rose : elle me sera chère
» Plus que le don le plus brillant;
» Et je dirai, c'est à moi que mon père
» Daignait penser en la cueillant. »

AIR.

La pauvre enfant ne savait pas
Qu'elle demandait mon trépas.
Cachez lui bien que cette rose
Est la cause
De mon malheur.
Ah ! pour elle quelle douleur !
Ah ! pauvre enfant, tu ne sais pas
Que tu demandes mon trépas.

AZOR.

J'ai l'âme assez compâtissante
Pour me laisser fléchir. Mais il faut que, pour toi,
L'une de tes filles consente
A venir se donner à moi.

SANDER.

Moi ! te livrer ma fille !

AZOR.

Il faut me le promettre,
Ou sur l'heure !...

ALI.

Il est le plus fort;
Et c'est à nous de nous soumettre.

SANDER.

Cruel ! pour une fleur !

AZOR.

Et sais-tu si mon sort
Ne tient pas à ces fleurs, qu'un charme a fait éclore?

SANDER, à part.

Non, j'aime mieux mourir que d'exposer leurs jours.
Mais je veux les revoir, les embrasser encore.

AZOR.

Eh bien ?

ALI, bas, à Sander.

Promettez-lui toujours.

SANDER.

Malgré le sort qui nous menace,
J'en donne ma parole, et je te la tiendrai :
Une d'elles prendra ma place,
Ou moi-même je reviendrai.

AZOR.

Voilà qui nous réconcilie.
Reprends cette fleur.

SANDER.

Moi !

AZOR.

Reprends-la, je le veux ;
Et qu'elle soit pour tous les deux
Le garant mutuel de la foi qui nous lie.

AIR.

Ne va pas me tromper.
Ne crois pas m'échapper.
Sur la terre et sur l'onde

Ma puissance s'étend ;
Et jusqu'au bout du monde
Ma vengeance t'attend.
Compte sur mes largesses,
Si tu me satisfais ;
Sois sûr que mes bienfaits
Passeront mes promesses,
Que pour toi mes richesses
Ne tariront jamais :
Mais !

Ne va me tromper, etc.

Choisis, ou ma colère, ou ma reconnaissance.

SANDER.

Je redoute moins ta puissance
Que je ne respecte ma foi.

AZOR.

Prends-y bien garde. Allons, suis-moi :
Je vais t'abréger le voyage ;
Et dans l'instant même, un nuage
Va te porter d'ici chez toi.

ALI, tremblant.

Un nuage ! Ah ! permettez...

AZOR.

Quoi ?

ALI.

Que je m'en aille à pied.

AZOR.

Pourquoi donc ?

ALI.

Mon usage
N'est pas d'aller sur un nuage.

AZOR.

Aimerais-tu mieux un dragon ?

ALI, avec une frayeur plus vive.

Oh ! non. Pour aller de la sorte,
Je n'ai pas la tête assez forte.

AZOR.

Eh bien ! tu peux attendre ici ton maître.

ALI.

Non !
Le nuage d'abord m'a fait peur ; mais qu'importe :
Puisque mon maître y va, j'y puis aller aussi.
Allons, que le diable m'emporte,
Pourvu que ce soit loin d'ici.

(Symphonie qui exprime le vol du nuage.)

(Le théâtre change et représente l'intérieur de la maison de Sander.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ZÉMIRE, FATMÉ, LISBÉ, travaillant à la lumière d'une lampe.

TRIO

ENSEMBLE.

Vieillons, mes sœurs, veillons encore.
La nuit
S'enfuit
Devant l'aurore.

ZÉMIRE.

Mes sœurs voilà bientôt le jour.
Jour prospère,
Rends un père,
Rends un père à notre amour.

FATMÉ.

Il m'a promis des dentelles.

LISBÉ.

A moi des rubans nouveaux.

FATMÉ.

Les dentelles les plus belles.

LISBÉ.

Et les rubans les plus beaux.

ZÉMIRE.

Il m'a promis une rose.
C'est la fleur que je chéris.

FATMÉ ET LISBÉ.

Une rose ? c'est peu de chose.

ZÉMIRE.

De sa main, elle est sans prix

ENSEMBLE.

Veillons, mes sœurs, etc.

SCÈNE II

SANDER, ALI, ZÉMIRE, FATMÉ ET LISBÉ.

LES TROIS SŒURS.

Ah ! mon père !

SANDER.

Bonjour mes enfants.

ZÉMIRE.

Quelle joie
Nous cause votre heureux retour !

FATMÉ.

Le ciel vous rend à notre amour.

SANDER.

Il permet que je vous revoie.

ALI, à part.

Me voilà. J'en suis étourdi.
Les vents sont un fier attelage,
Et je le donne au plus hardi.

ZÉMIRE à Sander.

Avez-vous fait un bon voyage?

FATMÉ.

Revenez-vous bien riche?

SANDER.

Hélas! tout a péri.

LISBÉ ET FATMÉ.

Tout a péri!

SANDER.

Dans la misère
Nous voilà retombés.

ZÉMIRE.

Mon père,
Vous n'en serez que plus chéri.

SANDER, à Fatmé et à Lisbé.

Mes enfants, vous pleurez!

à Zémire

Et toi tu me consoles?

ZÉMIRE.

Vous-même, vous comptiez si peu
Sur des espérances frivoles!
Nous en avons encore assez, de votre aveu.
N'est-il pas vrai, mes sœurs, qu'un père qui nous aime,
Nous tient lieu de richesse, et suffit à nos vœux?

LISBÉ.

Oui, ma sœur.

FATMÉ.

Hélas! oui.

ZÉMIRE.

Nous pensons tout de même;
Ne soyez donc plus malheureux.

SANDER.

La pauvre enfant qu'elle est touchante !
Sa raison, sa bonté, sa tendresse m'enchante.
Je me suis souvenu de toi.

à Fatmé et à Lisbé.

Pour vous deux, je n'ai pu... vous en savez la cause.

FATMÉ ET LISBÉ.

Vous êtes trop bon.

SANDER, aux mêmes.

Plaignez-moi.

Toi, Zémire, tu n'as demandé qu'une rose ;
La voilà.

ZÉMIRE.

Vous me ravissez.

SANDER, bas.

Oui, qu'elle te soit chère. Elle me coûte assez.

ZÉMIRE.

AIR.

Rose chérie,
Aimable fleur,
Viens sur mon cœur.
Qu'elle est fleurie !
Ah ! quelle odeur !
Voyez, ma sœur,
Qu'elle est fleurie !
Que ses parfums ont de douceur !
Rose chérie,
Aimable fleur,
Viens sur mon cœur
Puiser la vie.
Viens du moins mourir sur mon cœur.

SANDER.

Vous avez, mes enfants, veillé toute la nuit;
J'ai besoin de repos moi-même.
(A part.)
Venez, embrassez-moi. Ciel! où m'as-tu réduit!

(Fatmé et Lisbé se retirent; Zémire reste, observant son père, qui se jette sur un siége, accablé de douleur.)

SCÈNE III

SANDER, ALI, ZÉMIRE.

ZÉMIRE, à part.

Comme il est affligé!

SANDER, l'apercevant.

Va-t'en.

ZÉMIRE.

Non, je vous aime.
Plus que ma vie; et je ne puis...

SANDER.

Va-t'en. Dans l'état où je suis...
Laisse-moi.

ZÉMIRE.

D'où vous vient cette douleur extrême?

SANDER, haut.

Que lui dirai-je? Va, ce n'est rien.

ZÉMIRE.

Ce n'est rien!
Non, votre cœur ne peut se dérober au mien.
Avant que d'avoir l'espérance

Que ce vaisseau vous fût rendu,
Vous étiez consolé de le croire perdu.
Aujourd'hui, quelle différence!
Triste, abattu, découragé,
Mon père en quel état vous êtes!
Dites-moi vos peines secrètes;
Et vous en serez soulagé.
Est-ce à votre pauvre petite,
Qui vous aime si tendrement,
Que ce cœur devrait un moment
Cacher le trouble qui l'agite?

SANDER.

Laisse-moi... Je l'afflige; il faut la consoler.
Viens, embrasse ton père avant de t'en aller.

ZÉMIRE.

Mon père!

SANDER.

Allons, va-t'en. Va reposer, te dis-je.

(Il sort.)

ZÉMIRE, à part.

Non, je le suis. Je veux savoir ce qui l'afflige.
Son silence me fait trembler.

SCÈNE IV

ALI, seul.

Je crois rêver; je crois être en délire.
De ma frayeur je ne suis point remis.
Mon pauvre maître! il a promis;
Et le moyen de s'en dédire?
Voilà pourtant, sans y songer,
Ce que l'on gagne à voyager.

AIR.

Plus de voyage qui me tente.
Je veux mourir vieux, si je puis.
Je ne serai plus qu'une plante;
Et je prends racine où je suis.
Passe encor pour aller sur terre !
C'est un plaisir quand il fait beau.
Passe encor pour aller sur l'eau;
Quoique je ne m'y plaise guère.
Mais, voyager sur les nuages,
Et voir là-bas, là-bas, là-bas,
La terre s'enfuir sous ses pas !
Cela dégoûte des voyages,
La tête tourne d'y penser.
Je ne veux plus recommencer.

SCÈNE V

ALI, ZÉMIRE.

ZÉMIRE.

Ali, mon cher Ali, dis-moi ce qu'a mon père.
Son silence me désespère.
Il mêle à ses embrassements
Des soupirs, des gémissements,
Qui remplissent mon cœur des plus vives alarmes.

ALI, à part.

Allons nous-en.

ZÉMIRE.

Quoi ! tu me fuis !

ALI

Oh! moi, je ne sais pas résister à des larmes.

ZÉMIRE.

Cher Ali, prends pitié de l'état où je suis.
Daigne me confier les peines de ton maître.
Je les adoucirai peut-être ;
Je les calmerai si je puis.

ALI, à part.

L'aimable enfant! quel dommage
Être mangée à son âge!
Il n'en ferait qu'un repas.

ZÉMIRE.

Que dis-tu là?

ALI, à part.

Non, je gage.
Qu'il ne la mangerait pas.
Écoutez. Il est sûr que sans votre assistance,
Votre malheureux père est un homme perdu.

ZÉMIRE.

Mon père!

ALI.

Il m'a bien défendu
De vous en faire confidence.
Mais il ne s'agit pas ici de reculer,
Ni de vous rien dissimuler.
Cette nuit dans un bois...

SANDER, sans se montrer.

Ali!

ALI.

Je crois l'entendre.
Oui, c'est lui-même. Allez m'attendre.

ZÉMIRE.

Ah! tu m'en as trop dit pour ne pas achever.

ALI.

Allez. Je vais vous retrouver.

SCÈNE VI

SANDER, ALI.

SANDER, à part.

Plus de repos pour moi. Le trouble qui me presse...
(A ALI.)
Tu ne dors pas?

ALI, tristement.

Moi? non.

SANDER.

Et ces pauvres enfants?

ALI.

Elles reposent.

SANDER.

Leur tendresse
Me fait un mal!... Je te défends,
Encore une fois, de leur dire
Où je vais, ni quel est le malheur qui m'attend.

ALI.

Quoi! vous allez!...

SANDER.

Ce soir.

ALI.

Cela presse-t-il tant ?

SANDER.

Je veux écrire.
Laisse-moi.

SCÈNE VII

SANDER, seul.

Je suis si troublé !...
Du poids de ma douleur je me sens accablé.

AIR.

(Il écrit.)

« Je vais faire encore un voyage,
Bien long, peut-être !... O vous que je laisse au milieu
Des écueils de votre âge,
Veille sur vous le ciel !... Jouissez en ce lieu
Des douceurs d'une vie obscure, honnête et sage...
Aimez-vous, aimez-moi. Je vous embrasse. Adieu. »
Me voilà plus tranquille. Il faut que je dépose
Cette lettre en main sûre. Ali !... Mais il repose.
Ce soir, avant de partir,
Il suffira que je la laisse.
Je suis abattu de faiblesse;
Et je sens, malgré moi, mes yeux s'appesantir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

ZÉMIRE, ALI.

DUO.

ZÉMIRE.

Je veux lui dire, je veux lui dire
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah ! Zémire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Que j'ai mal fait de vous le dire !
Voilà, voilà comme je suis :
Je veux me taire, et je ne puis.

ZÉMIRE.

Dieu ! que pour moi mon père expire !
Non, je ne le souffrirai pas.
Je veux le voir; je veux lui dire,
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah ! Zémire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Il veut partir sans vous le dire.

ZÉMIRE.

Sans me le dire, il veut partir.
Non, non, je n'y puis consentir.
Je veux le voir;
C'est mon devoir.

ALI.

Vous l'allez voir
Au désespoir.

ZÉMIRE.

Eh bien! sois mon guide toi-même.
Vers ce palais conduis mes pas.

ALI.

Qui? moi! vous mener au trépas!
Trahir un père qui vous aime!
Non, non.

ZÉMIRE.

Cruel! ne vois-tu pas
Que je le dérobe au trépas?
Veux-tu le voir périr lui-même?

ALI.

Non, non, non, non, je n'irai pas.
(A part.)
Et je tremble aussi pour moi-même.

ZÉMIRE.

Cher Ali! mon père repose :
C'est le moment : conduis mes pas.

ALI, à part.

Non, non, je n'ai garde ; et pour cause.

ZÉMIRE.

De son malheur je suis la cause.
Je dois le sauver du trépas.

ALI.

Non, non, non, non, je n'irai pas.

ZÉMIRE.

Tu n'as jamais aimé ton maître.

ALI.

Je l'aime, hélas! il le sait bien.

ZÉMIRE.

Si tu l'aimes, fais-le connaître.
Le temps nous presse ; vien.

ALI.

Non.

ZÉMIRE.

Vien.

ALI.

Je n'entends rien.

ZÉMIRE.

A tes genoux
Que j'embrasse...

ALI.

Ah ! de grâce !
Levez-vous.
(A part.)
Ma faiblesse va me prendre.

ZÉMIRE.

A mes pleurs il faut te rendre.
Si nous tardons il est perdu.

ALI, à part.

Je m'attendris ; je suis rendu.

Zémire entraîne Ali. — Le rideau baisse.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME

Le palais d'Azor.

SCÈNE PREMIÈRE

AZOR, seul.

Cruelle fée, abrège ou ma vie, ou ma peine.
Tu m'avais donné la beauté :
De ce don je fus trop flatté;
Mais, hélas! est-ce un crime à mériter ta haine?
Qu'exige de moi ta rigueur?
Sous ces traits tu veux que l'on m'aime;
Et le charme est détruit, si, malgré ma laideur,
Je puis toucher un jeune cœur;
Mais peux-tu l'espérer toi-même?
Pour commander aux éléments,
Tu m'as bien donné ta puissance;
Mais les cœurs ne sont pas sous ton obéissance :
L'amour est au-dessus de tes enchantements.

AIR.

Ah! quel tourment d'être sensible,
D'avoir un cœur fait pour l'amour,
Sans que jamais il soit possible
De se voir aimer à son tour!
Je porte avec moi l'épouvante,
Et je n'inspire que l'effroi.

La beauté timide et tremblante
S'alarme et s'enfuit devant moi.
Ah ! quel tourment, etc.

Ce bon père, à qui je commande
De me livrer sa fille, aura-t-il la rigueur
De m'obéir ? Pour moi c'est un nouveau malheur,
S'il fait ce que je lui demande.
J'aimerai ; mais puis-je à mon tour
Me faire aimer par la contrainte ?
La haine obéit à la crainte ;
L'amour n'obéit qu'à l'amour.
Que vois-je ? une jeune personne
Qui s'avance vers ce palais.
(Vivement.)
Je reconnais son guide : oui, c'est lui. Si j'allais
Au-devant d'elle ? Non ... Je brûle et je frissonne.
Cachons-nous ; tâchons de savoir
A quels plaisirs elle est sensible ;
Et que son cœur, s'il est possible,
Se rassure avant de me voir.
(Il sort.)

SCÈNE II

ALI, ZÉMIRE.

ALI.

Vous voilà ; je me sauve : adieu.

ZÉMIRE.

Quoi !

ALI, trouvant les portes fermées.

Misérable !
C'est fait de moi, tout est fermé.

ZÉMIRE.

Ali, je te vois alarmé!

ALI, à haute voix.

Allons, rendons-nous favorable
L'hôte charmant qui nous reçoit.
Avec plaisir chez lui sans doute il me revoit,
Puisqu'il a la bonté de vouloir que j'y reste.
(Bas.)
Pourquoi suis-je venu! complaisance funeste!

ZÉMIRE.

Il est donc bien hideux! bien effroyable!

ALI, à haute voix.

Non!

ZÉMIRE.

Tu me l'as dit.

ALI, de même.

Moi! Dieu m'en garde!
On le croirait d'abord; mais, plus on le regarde...
Il a l'air noble; il est bien fait, dans sa façon.
Je n'ai pas trop vu son visage;
Mais il est jeune, il est galant :
On a toujours assez de quoi plaire à son âge.
Du reste, il est riche, opulent;
Il aime le bon vin : c'est d'un heureux présage,
Car toujours un buveur a le cœur excellent.
Courage! Allons, mademoiselle,
Vous l'apprivoiserez : vous êtes jeune et belle.
Tenez-vous droite en le voyant;
Faites-lui bien la révérence;
Et de le trouver effrayant
Gardez-vous d'avoir l'apparence :
Cela ne serait pas honnête. Il vous dira....
Que sais-je? ce qu'il lui plaira.

Répondez-lui d'un air.... là.... d'un ton qui le touche :
(Bas.)
Car il est tant soit peu farouche.
Mais surtout soyez mon appui,
Et de me dévorer s'il avait quelque envie,
Dites-lui que j'aime la vie,
Et faites bien valoir ce que j'ai fait pour lui.

ZÉMIRE.

Mais vois donc, cher Ali, ton erreur est extrême ;
Tout semble fait ici pour plaire et pour charmer
Recevrait-on mieux ceux qu'on aime?

ALI.

Il ne veut pas vous dévorer.

DUO.

ZÉMIRE.

Rassure mon père ;
Dis-lui qu'on n'a pas
Résolu mon trépas.
Console mon père ;
Dis-lui que j'espère
Me revoir dans ses bras.
Si dans son asile
Je le sais tranquille,
Je suis sans effroi.
Je dis en moi-même :
Il respire, il m'aime ;
C'est assez pour moi.

C'est assez qu'il vive.
Qu'il oublie, hélas !
La pauvre captive,
La pauvre captive
Ne s'en plaindra pas,

ALI, cherchant à s'échapper.

Oui, mais comment faire?
On arrête mes pas.
Ne le voyez-vous pas?
Hélas ! pour vous plaire
Je me vois dans ces lacs.

Dans notre humble asile,
J'étais si tranquille !
J'étais sans effroi.
Celui qui vous aime
Ne peut-il de même
Vous garder sans moi?
Que veut-il de moi?
Ne peut-il vous aimer sans moi?

Soyez sa captive.
Pourvu que je vive
Je ne m'en plains pas.

AZOR, sans se montrer.

Esclave, éloigne-toi. Laisse-la dans ces lieux.

ALI.

Ah! je ne demande pas mieux.

(Il s'enfuit.)

SCENE III

ZÉMIRE, seule.

Me voilà seule... allons. Il va venir. Qu'il vienne...
Le cœur me bat... Eh bien? quelle peur est la mienne?
Mon père n'est plus en danger :
Je ne crains plus que pour moi-même.
Le ciel protégera l'innocence qu'il aime.
J'ai rempli mon devoir; et mon sort peut changer.

SCENE IV

ZÉMIRE, TROUPE DE GÉNIES.

(Des fées et des génies s'élèvent des bosquets de fleurs, s'empressent autour de Zémire et lui rendent hommage.)

ZÉMIRE.

Mais quelle cour brillante autour de moi s'empresse?
Est-ce à moi que cela s'adresse?
Sur ce trône de fleurs voudrait-on m'élever?
En vérité, je crois rêver.

SCENE V

ZÉMIRE, AZOR.

ZÉMIRE, tombant évanouie dans les bras des fées.

O ciel !

AZOR.

De ma laideur, effet inévitable !
Zémire ! ah ! revenez de ce mortel effroi.
Je parais à vos yeux un monstre épouvantable :
D'un pouvoir ennemi tel est l'injuste loi ;
Mais, hélas ! sous ces traits, s'il vous était possible
De lire dans mon cœur ! il est tendre et sensible.
Ne me regardez pas, Zémire ; écoutez-moi,
Refuserez-vous de m'entendre ?

(Il fait signe aux fées et aux génies de s'éloigner.)

ZÉMIRE, à part.

Comme il a l'air craintif ! quelle voix douce et tendre.
(D'un air timide.)
N'allez-vous pas me dévorer ?

AZOR

Qui ? moi ! je veux passer ma vie
A vous plaire, à vous adorer.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais l'envie.

ZÉMIRE, se levant.

Je commence à me rassurer.

AZOR.

AIR.

Du moment qu'on m'aime,
L'on devient si doux !

Et je suis moi-même
Plus tremblant que vous.
Eh quoi ! vous craignez
L'esclave timide
Sur qui vous régnez?
N'ayez plus de peur :
La haine homicide
Est loin de mon cœur.

Du moment, etc.

ZÉMIRE, à part.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quelle figure horrible ! et quel charmant langage !
Non, cette voix-là sûrement
N'annonce pas un cœur sauvage ;
Et sa laideur sans doute est un enchantement.

AZOR.

Je suis donc bien épouvantable !

ZÉMIRE.

Mais... vous n'êtes pas beau.

AZOR.

Vous me haïssez?

ZÉMIRE.

Non :
Quand on n'est pas méchant, on n'est point haïssable.

AZOR.

Et si j'ai sous ces traits un cœur sensible et bon?

ZÉMIRE.

Je vous plaindrai.

AZOR.

Zémire, il est trop véritable.
Plaignez-moi : l'on ne peut avoir
Sous des traits plus hideux un naturel plus tendre.

ZÉMIRE.

Hélas ! j'oublie à vous entendre
La peur que j'avais à vous voir.

AZOR.

Oui, Zémire, vous êtes reine
De ce palais et de mon cœur.
Ici tout reconnaît votre loi souveraine,
Parlez, commandez en vainqueur.

ZÉMIRE.

Mais mon père ? mes sœurs ?

AZOR, vivement.

Je suis riche, et j'espère,
A force de bienfaits, consoler votre père.
Qu'il forme des souhaits, je les accomplirai :
Je doterai vos sœurs, je les enrichirai.
Ils ont perdu leurs biens ; je les en dédommage.
Et ceux dont je les comblerai
Seront encore un faible hommage,
Trop peu digne de celle à qui je le rendrai.

ZÉMIRE.

Mais... vous m'attendrissez on ne peut davantage.

AZOR.

Ah ! Zémire !

ZÉMIRE.

A vous voir j'accoutume mes yeux.

AZOR.

Eh bien ! commencez donc à vous plaire en ces lieux.
Vous chantez, je le sais, vous chantez à merveille.
En parlant, votre voix touche, émeut tous mes sens ;
Ah ! quel charme pour mon oreille
D'entendre éclater vos accents !

ZÉMIRE.

Si vous désirez que je chante,
Je chanterai.

AZOR.

Quelle bonté touchante !

ZÉMIRE.

AIR.

La fauvette, avec ses petits,
Se croit la reine du bocage :
De leur réveil, par son ramage,
Tous les échos sont avertis.
Sa naissante famille
Autour d'elle sautille,
Voltige et prend l'essor ;
Rassemblés sous son aile,
De leur amour pour elle
Son cœur jouit encor.
Mais par malheur
Vient l'oiseleur,
Qui lui ravit son espérance.
La pauvre mère ! elle ne pense
Qu'à son malheur.
Tout retentit de sa douleur.

AZOR.

Vos chants pour moi sont une plainte ;
Hélas ! je ne puis réussir
A calmer les regrets dont votre âme est atteinte,
Ne puis-je au moins les adoucir ?

ZÉMIRE.

Vous le pouvez.

AZOR.

Comment ? parlez : que faut-il faire ?

ZÉMIRE.

Me laisser voir encore et mes sœurs et mon père.

AZOR.

Autant que je le puis, je vais vous obéir;
Et vous m'en punirez peut-être.
Dans un tableau magique ils vont ici paraître;
Mais si vous approchez, tout va s'évanouir.

SCÈNE VI

AZOR, ZÉMIRE, sur le théâtre; SANDER, FATMÉ, LISBÉ, dans le tableau.

ZÉMIRE.

Ah! mon père! ah! mes sœurs!... hélas! comme il est triste!
Il pleure. Sa douleur résiste
Au soin que leur amour prend de le consoler.
Il me cherche des yeux. Il semble me parler.
Ses bras vers moi semblent s'étendre.
Ah! si je pouvais y voler!
Si du moins il pouvait m'entendre!

AZOR.

Cela n'est pas possible.

ZÉMIRE.

Et moi, ne puis-je pas
L'entendre lui-même?

AZOR.

Ah! Zémire
Que me demandez-vous?

ZÉMIRE.

A ce que je désire
Vous vous refusez?

AZOR.

Non. Mais je suis sûr, hélas !
Qu'en vous obéissant je me trahis moi-même.
Leurs plaintes vont me rendre odieux, je le vois;
Mais vous le voulez : je vous aime;
Vous allez entendre leur voix.

TRIO, en sourdine.

SANDER.

Ah ! laissez-moi, laissez-moi la pleurer;
A mes regrets laissez-moi me livrer.

FATMÉ ET LISBÉ.

Mon père, hélas ! cessez de la pleurer;
A vos regrets cessez de vous livrer.

SANDER.

Qui m'aimera jamais comme elle ?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.

SANDER.

Qui me rendra ce tendre zèle ?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.
Croyez la voir.

SANDER.

Oui, je la vois.
Je crois l'entendre qui m'appelle.

FATMÉ ET LISBÉ.

Nous vous aimons.

SANDER.

Je le sais bien,
Mais ma Zémire !
Ah ! ma Zémire,
Reviens, revien !
Sans toi j'expire.
Reviens, revien !

FATMÉ ET LISBÉ.

Sans toi, Zémire,
Ton père expire.
Reviens, revien !

ZÉMIRE, se précipitant vers le tableau.

Ah ! mon père !

(Tout disparaît.)

SCÈNE VII.

ZÉMIRE, AZOR.

ZÉMIRE à Azor

Ah ! cruel !

AZOR.

Je vous l'avais prédit :
Vous-même avez détruit le charme.

ZÉMIRE.

L'état de mon père m'alarme.
Laissez-moi l'aller voir.

AZOR.

Qu'ai-je fait !

ZÉMIRE.

Il languit,
Il s'afflige, il se désespère.
Ah ! laissez-vous toucher par les larmes d'un père.

AZOR.

Non, cessez, Zémire, cessez.
Je vous aime ; et je meurs si vous m'êtes ravie.

ZÉMIRE.

Pour rassurer mon père et lui rendre la vie,
Une heure, un moment, c'est assez.

AZOR.

Ah ! quel est sur moi votre empire !
Allez, allez le voir, ce père tant aimé :
Rassurez son cœur alarmé :
Dites-lui que pour vous, que par vous je respire,
Que je vous suis soumis, que vous m'avez charmé.
Mais, Zémire, je vous conjure
De revenir.

ZÉMIRE.

Je vous le jure.

AZOR.

Si lorsque s'éteindront les derniers feux du jour
Zémire n'est pas de retour,
Dès ce moment je désespère,
Je finis mon malheureux sort;
Et vous direz à votre père :
« Il n'est plus; j'ai causé sa mort. »

ZÉMIRE.

Moi ! causer votre mort ! j'en serais bien fâchée !
Non, vous avez tant de bonté,
Et mon âme en est si touchée,
(A part)
Que pour vous... Ah ! le sort lui devait la beauté.

AZOR.

Il dépendra de vous d'en réparer l'injure.
Je vous remets ma vie et ma félicité.

Allez. Si vous êtes parjure,
Je ne punirai point votre infidélité.
Cet anneau vous rend libre. En le portant, Zémire,
Vous n'êtes plus en mon pouvoir;
Et je vous le confie.

ZÉMIRE.

O bonté que j'admire !

AZOR.

Mais si vous voulez me revoir,
Quittez-le, et dans l'instant vous me serez rendue.

ZÉMIRE.

Cette confiance m'est due;
Et je mériterai ce gage, en le quittant.

AZOR.

Adieu. N'oubliez pas celui qui vous attend.
(Zémire s'éloigne, le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SANDER, FATMÉ, LISBÉ.

SANDER assis et appuyé tristement sur une table, Fatmé et Lisbé cherchant à lui prodiguer leurs consolations.

Quel malheur est le mien !

SCÈNE II

LES MÊMES, ZÉMIRE.

FATMÉ, LISBÉ.

Voilà ma sœur.

ZÉMIRE.

Mon père !

SANDER.

Ah ! ma fille, est-ce toi ?
Est-ce bien toi que je revoi ?

ZÉMIRE.

C'est Azor, c'est lui qui m'envoie.
Il permet que je vous revoie,
Il n'a pu me le refuser.
Je n'ai qu'un moment ; je l'emploie,
Mon père, à vous désabuser.
Cessez de gémir et de craindre :
Avec lui je suis moins à plaindre,
Oui, bien moins que vous ne croyez.
Il a pour moi, vous le voyez,
Les soins les plus touchants, l'amitié la plus tendre.
Il se prive de moi : c'est un pénible effort !
Et je sais tous les maux qu'il éprouve à m'attendre.

SANDER.

Quoi !

ZÉMIRE.

Si je différais, je causerais sa mort.
Ne vous affligez plus, mon père, sur mon sort.
Je suis heureuse. Adieu.

SANDER, vivement.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Ma fille, tu veux me quitter!

ZÉMIRE.

J'ai promis, il m'attend, et je dois m'acquitter.

SANDER.

Cruelle enfant, tu veux abandonner ton père!
Tu ne sais pas les maux que tu m'as fait souffrir.

ZÉMIRE.

Pour vous sauver j'ai dû m'offrir;
Mais au lieu d'un maître sévère,
Je trouve un ami généreux.
Non, il n'est pas méchant; il n'est que malheureux.

SANDER.

Tu le plains!

ZÉMIRE.

Ah! daignez m'entendre, et soyez juge.
Seule, sans appui, sans refuge,
Il me tenait en son pouvoir.
J'ai désiré de vous revoir;

Il l'a permis, c'est peu : vous allez voir s'il m'aime.
Il me rend libre; il veut lui-même
Que de moi seule ici dépende mon destin.
Il mourra si je l'abandonne,
Et j'en ai le pouvoir; c'est lui qui me le donne.
En voilà le gage certain.

(Elle lui montre l'anneau.)

SANDER.

Cet anneau?

ZÉMIRE.

Cet anneau me rend indépendante.

SANDER.

Du pouvoir du génie?

ZÉMIRE.

Et de sa volonté.

SANDER.

Je respire. Ah! ma fille!

ZÉMIRE.

Est-ce de sa bonté.
Une preuve assez éclatante?

SANDER.

Ce n'est donc que moi désormais

Que peut menacer sa colère!
Garde-toi de quitter cet anneau.

ZÉMIRE.

Quoi! mon père,
Vous voulez!...

SANDER.

Garde-toi de le quitter jamais.

ZÉMIRE.

Et celui qui m'attend, ce malheureux qui m'aime,
Je l'aurai donc trahi? j'aurai fait son malheur?
Ah! plutôt laissez-moi devoir tout à lui-même.
S'il est sincère et bon, j'attends tout de son cœur.
S'il est méchant, s'il a pu feindre,
Et s'il a voulu m'éprouver,
Pour vous, en l'offensant, que n'ai-je pas à craindre,
Mon père? et de vos bras s'il venait m'enlever!

SANDER.

Qu'il vienne.

ZÉMIRE.

Laissez-moi, laissez-moi vous sauver.

QUATUOR

ZÉMIRE.

Ah! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir?

SANDER.

Mes pleurs, mes cris, sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir.

ZÉMIRE.

Non, vous n'avez plus d'espoir,
Plus d'espoir que dans mes larmes.

SANDER.

La nature au désespoir
S'expose à tout sans alarmes.

ZÉMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir ?

SANDER.

Mes pleurs, mes cris, sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir.

ZÉMIRE.

Ah ! mon père !

SANDER.

Je suis père.

ZÉMIRE.

Si jamais je vous fus chère,
Laissez-moi fuir ce séjour.

FATMÉ ET LISBÉ.

Que ne puis-je à sa colère
Aller m'offrir à mon tour!

SANDER.

Non, ma fille m'est plus chère
Que la lumière du jour.

ZÉMIRE.

Lui-même en ces lieux peut-être
Va paraître.
Ah! laissez-moi.

SANDER.

Qu'il paraisse.
Ma tendresse
Ne me laisse
Aucun effroi.

ZÉMIRE.

Ma craintive obéissance
Peut désarmer sa rigueur.

La jeunesse et l'innocence
Ont bien des droits sur un cœur.

FATMÉ ET LISBÉ.

La craintive obéissance, etc.

SANDER.

J'obtiendrai par ma constance,
Qu'il te rende à ma douleur ;
Et si ma douleur l'offense,
Qu'il me déchire le cœur.

ZÉMIRE.

Ah! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir? etc.

FATMÉ ET LISBÉ.

Ah ! je tremble, etc.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris, sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir, etc.

ZÉMIRE, jetant l'anneau.

Mes sœurs, consolez notre père.

(Elle disparaît.)

SANDER.

Ma fille! elle échappe à mes yeux!

FATMÉ ET LISBÉ.

Mon père!

SANDER.

Laissez-moi. Le jour m'est odieux.
Je veux sur moi du monstre attirer la colère.

(Le théâtre change, et représente une partie des jardins d'Azor. C'est un endroit sauvage où est une grotte.)

SCÈNE III

AZOR, seul.

RÉCITATIF.

Le soleil s'est caché dans l'onde;
Et Zémire ne revient pas!
J'ai tout perdu! Que fais-je au monde?
Zémire m'abandonne; elle veut mon trépas.

AIR.

Toi, Zémire, que j'adore,
Tu m'as donc manqué de foi !
Et pourquoi vivrais-je encore ?
Je n'inspire que l'effroi.
Le jour est affreux pour moi.
Ah ! dans ma douleur extrême,
Si je voulais me venger !...
Qui ? moi ! punir ce que j'aime !
C'est un crime d'y songer.

Mon sort s'accomplit. Je succombe.
Cette grotte sera ma tombe.
C'est trop souffrir ;
Il faut mourir.

(Il tombe dans la grotte.)

SCÈNE IV

ZÉMIRE, dans la coulisse.

Azor !... Azor !...

(Elle entre en scène.)

Je parcours vainement ce séjour solitaire,
J'appelle, hélas ! personne à ma voix ne répond.
Ce silence effrayant me trouble et me confond !

Serais-je de sa mort la cause involontaire ;
Dans la langueur son cœur sera tombé...
A sa douleur il aura succombé...

AIR.

Azor! en vain ma voix t'appelle.
L'écho des bois
Répond seul à ma voix.
Revois Zémire. Elle est fidèle,
Elle consent à vivre sous tes lois.
Azor, en vain ma voix t'appelle, etc.
Hélas ! plus que moi-même,
Je sens que je t'aimais ;
Et dans ce moment même,
Plus que jamais,
Je t'aime, Azor, je t'aime...

Le théâtre change, et représente un palais enchanté. Azor débarrassé de ses traits hideux y paraît magnifiquement vêtu, entouré de toute sa cour, au milieu de laquelle sont Sander, Lisbé et Fatmé qui se précipitent dans les bras de Zémire.

SCÈNE V

ZÉMIRE, AZOR, TROUPE DE GÉNIES AUTOUR DU TRONE OU AZOR EST ASSIS.

AZOR, s'élançant du trône.

Zémire !

ZÉMIRE.

Où suis-je?

AZOR.

Aux vœux d'Azor
Le ciel vous rend plus belle encor.

ZÉMIRE.

Quel prodige!

AZOR.

Par vous la fée, en sa colère,
Se laisse à la fin désarmer.

ZÉMIRE.

Ah! que je vous ai plaint!

AZOR.

Sa rigueur trop sévère
M'avait laissé, Zémire, un cœur pour vous aimer.

ZÉMIRE.

Et c'était assez pour me plaire.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Amour ! amour ! quand ta rigueur
Met à l'épreuve un jeune cœur,
A quelles peines tu t'exposes !
Qui mieux que moi saura jamais
Quels sont les maux que tu nous causes,
Quels sont les biens que tu nous faits ?

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.